Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 2

Rubrik: La page du Jura
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La page du Jura

La petéte boviere

— El é bïn siouessiè [1] des oueres dâs don, que me diét hè soi [2] lai véye penoliere de Tairétche, mains è m'en sœuvïnt aiche bïn que se çoli s'était péssè lai senainne péssèe. I seus dains les soixante et heûte, i n'aivôs aidon qu'enne tyïnzainne d'annèes. Le graindgie de lai mé di Toiyie m'aivait piédie, ïn hèrbâ, po voidjè sai proue de roudges bétes, an lai Fin di Taira.

Enne vâprèe qu'è fesaît touffe, cman anmé le tchâd-temps, èt qu'i chuôs les grôsses gottes, i m'allés sietè an lai rive di Doubs. Po épaivurie les vitrons, les môtelles et les bairbattes que grevïnt, i fouetôs [3] l'âve d'aivô lai tcheussouere de mai rieme. Mes bétes raindgïnt dains enne saçaie.

Tot d'ïn côp, i rétrémolés. I veniôs de vouere dains l'âve l'imaîdge de mon dainnè, le Yâde di Toiyie. Cman qu'è ne sannaît pe bïn virie, i eus dget qu'è me venieuche gremouennè pouéche que mai proue était crais bïn â dannaidge. I feus bïn écâmi [4], en me reviraint, de ne niun vouere derrie moi. C'ètait pouétchaint bïn le Yâde qu'i aivôs vu dains l'âve, cman s'an aivaît aivu tirie son portrait.

Tiaind c'ât qu'i raimouenné mes roudges bétes an lai mé, aiprés que le soroille é-t-aivu pris sai meûssie, i grulôs cman ïn gravalon [5].

An piaice [6] que de me déchpitê, le graindgie me tiuâché le bonsoi et peus m'édé ai loiyie an yôte roitche, bues, vaitches et véx [7].

— Vôs n'ais pe faît long fue an lai Fïn di Tairâ, c'te vaprèe ? qu'i me vâgné de yi demaindê.

— Qu'ât-ce te me recontes, boviere ? qu'è me rèponjét, i n'y aie pe botè les pies. Demainde â vâlotat se nos n'ains pe crélè tot le temps di cieûjïn dains les entreroitches [8].

La petite bouvière

— Il a bien soufflé des vents depuis lors, me dit hier soir la vieille « vannière » de Tariche, mais il m'en souvient aussi bien que si cela s'était passé la semaine dernière. Je suis dans « les soixante-huit » et je n'avais alors qu'une quinzaine d'années. Le grangier du mas du Pin m'avait engagée, un automne, pour garder son troupeau de « rouges bêtes », à la Prairie du Fossé.

Un après-midi qu'il faisait une chaleur étouffante comme au milieu du temps chaud, et que je suais « les grosses gouttes », j'allai m'asseoir au bord du Doubs. Pour effrayer les vairons, les loches et les lottes qui frayaient, je fouettais l'eau avec la mèche de mon fouet. Mes bêtes ruminaient dans une saulaie.

Soudain, je frémis. Je venais d'apercevoir dans l'eau l'image de mon maître, le Claude du Pin. Comme il ne semblait pas être de bonne humeur, je redoutai qu'il ne vînt me réprimander parce que mon troupeau était peut-être « au dommage ». Je fus bien surprise, en me retournant, de ne voir personne derrière moi. J'avais pourtant vraiment vu le Claude dans l'eau, comme si l'on avait eu « tiré son portrait ».

Lorsque je ramenai mes bêtes à cornes rouges et blanches à la métairie, après que le soleil « eut pris son coucher », je tremblais comme un frelon.

Au lieu de me gronder, le grangier me souhaita le bonsoir, puis m'aida à lier à leur crèche, bœufs, vaches et veaux.

— Vous n'avez pas fait long feu à la Prairie du Fossé, cette vesprée ? me risquai-je de lui demander.

— Qu'est-ce que tu me contes, bouvière ? me répondit-il, je n'y ai pas mis les pieds. Demande au valeton si lui et moi n'avons pas sans cesse criblé de la fleur de foin dans les « entre-crèches ».

El aivaît bél ai faire côte sens de rire, i voiyés qu'è n'était pe bïn dains ses penies. Enne fois â yét, an lai tchaimbre enson [9], i recontés tot an lai servainte.

— Çoli me ne ciére ren bon [10], qu'elle me diét...

... Lai dainne pueraît, en nôs veniaint révoillie, le lendemain le maitin, an lai pitiatte di djoué. Le Yâde était moue d'ïn côp de saing...

C'était ïn entresoingne que lai Moue m'aivaît envie, dains lai Fin di Tairâ. Tiaind qu'elle dgens vai mœuri, dains enne mâjon [11], an en ât aidé aivetchi d'enne faiçon o de l'âtre...

Et peus dali lai véye penopliere de Tairétche se soingné trâs frois de cheûte.)

Jules Surdez.

Il avait beau feindre de rire, je vis qu'il « n'était pas bien dans ses paniers ». Une fois au lit, à la chambre haute, je racontai tout à la servante.

— Cela ne me présage rien de bon, me dit-elle...

La maîtresse pleurait, à la piquette du jour, en venant nous réveiller. Le Claude était mort d'un coup de sang...

C'était un intersigne que la Mort m'avait envoyé, dans le « Finage » du Fossé. Quand une personne va mourir dans une maison, on en est toujours averti par un signe quelconque...

(Et puis la vieille « vannière » de Tariche se signa trois fois de suite.)

---

[1] ou *tirie*, tiré, ou *ritè*, couru — [2] ou *hyie â soi*, ou *hyâ-soi* — [3] ou *i riemôs* — [4] ou *ébâbi* — [5] ou *cman ïn graivet*, comme une crevette d'eau — [6] ou *â yue de* — [7] prononcer *vé* — [8] ou *fouérraidgeon*, « fourrageoir », sous la grange, entre deux étables — [9] ou *an lai tchaimbre hâte* — [10] Littér. : Cela ne me claire rien bon — [11] ou *ïn ôtâ*.

Erratum de la légende *Lo premie l'hanne*, le premier mari, parue dans le numéro du 15 septembre.

Lire : *moi qu'i lai mairie* (et non *l'ai*) ; *Mœulïn* (et non *Mouelïn*) ; *ton more* (et non *mouére*) ; *Te ne saivôs* (et non *saivâs*) ; note 10 : *réva.yin* (et non *réva.vin*) ; dans la traduction : le premier mari *de* l'Eugénie (et non *à* l'Eugénie).

Entendu au Comptoir...

Grande animation à la Cave vaudoise : le Comptoir bat son plein. Une petite coterie, attablée tout au fond de l'antre à Bacchus, discute vivement, passant en revue les faits du jour et les difficultés des temps présents. On ne semble pas être d'accord sur bien des points, surtout lorsqu'on reparle des années dites de vaches grasses, où les affaires étaient florissantes pour les uns et pénibles pour les autres.

Hausse des prix, spéculations, marché noir, rationnement et contrôle, tout cela est commenté fort différemment suivant que l'on est producteur ou consommateur. Dans le jeu de la discussion, un quidam, se disant particulièrement bien renseigné, affirme imprudemment que ce sont les paysans qui ont fait les meilleures affaires durant la dernière guerre, preuve en soit les maisons cossues qui ont poussé à la campagne comme des champignons et les magnifiques dépendances dont celles-ci ont été agrémentées. Et puis, ajoute notre huluberlu, il y a maintenant, presque dans chaque ménage de paysan, un piano (il n'a toutefois pas spécifié de quel genre !) sinon un gros poste de radio...

Immédiatement, les protestations fusent, aussi nombreuses que véhémentes, puis quelqu'un d'ajouter :

— Alors, et les vignerons ?

Jean-Louis, qui n'a pas l'habitude de garder sa langue dans sa poche, se lève :

— Je ne crois pas qu'il y a tant de ces paysans qui ont pu s'acheter un piano... Du reste, ça ne me regarde pas... Quant aux vignerons, j'en connais qui ont tout juste eu de quoi s'offrir une musique à bouche pour faire tourner leur monde après vendanges !

Frd.